

s'attardant en particulier sur la figure de Zwingli, le principal inspirateur des disputes helvétiques. Les réformateurs étaient des clercs, qui avaient atteint le niveau le plus élevé auquel ils pouvaient aspirer dans la hiérarchie ecclésiastique (vicaires, chapelains, curés, maîtres d'école) parce qu'ils provenaient de familles relativement aisées, mais n'étaient pas nobles. Pour la plupart, ils avaient reçu le grade de *magister artium* mais, souvent, n'avaient pas de doctorat en théologie. Ils étaient imbus de la nouvelle culture humanistique fondée sur la critique des textes et la connaissance des langues anciennes. En outre, ils étaient familiers avec la *disputatio* académique, un exercice dans lequel les étudiants devaient défendre une thèse assignée par leur maître. Ce fut grâce à cette forme d'entraînement, à l'adoption de modèles dialogiques et rhétoriques humanistiques, à la familiarité avec l'usage de la langue vernaculaire acquise dans leur ministère ordinaire et à l'acceptation par les magistrats du principe du *sola scriptura* que les réformateurs surent organiser des disputes avec succès.

Parmi les professionnels de la dispute, il ne faut pas oublier des figures apparemment secondaires comme les présidents de séance, qui devaient garantir le déroulement ordonné du débat, tout en étant sollicités par les magistrats à orienter la dispute comme ils le souhaitaient, et les notaires, qui s'occupaient de la rédaction des comptes rendus. Le recours à de notaires professionnels devait assurer l'authenticité des actes de la dispute afin d'en consentir la diffusion et de réfuter les accusations du camp religieux adverse. Toutefois, cela n'empêcha pas la circulation de comptes rendus non officiels et le déclenchement de polémiques autour de plusieurs conférences, d'où il résulta un glissement de la dispute orale à la controverse écrite. Ce dernier aspect, concernant la publicité de la dispute, constitue une des plus intéressantes parmi les perspectives de recherche qu'ouvre ce remarquable ouvrage de F. Flückiger.

Pietro PICCINI

Gianfrancesco Pico della Mirandola. *Dialogus de adoratione*. A cura e con un saggio introduttivo di Alessia CONTARINO. (Studi picchiani, 18). Firenze, Casa Editrice Leo S. Olschki, 2017. 24 × 17 cm, xi-167 p. € 25. ISBN 978-88-222-6533-3.

Le *Dialogus de adoratione* (terminé début 1524) de Jean-François Pic de la Mirandole (1469-1533) était jusqu'à présent resté inédit, conservé dans une unique copie manuscrite à la Bibliothèque Vaticane. Cette édition-traduction d'A. C. permet désormais à la communauté scientifique d'y avoir aisément accès. Le dialogue met en scène deux interlocuteurs, Nicolaus et Lilius, à identifier respectivement à l'archevêque de Capoue Nikolaus von Schönberg (membre de l'ordre des dominicains) et à l'humaniste Lilio Gregorio Giraldi. Centré sur la question de l'adoration des images religieuses, il représente l'un

des premiers témoignages de la réaction des érudits italiens face à la Réforme et aux troubles iconoclastes qui l'ont accompagnée en terre germanique à partir de 1523.

L'introduction nourrie d'A. C., qui occupe la première partie du volume (p. 3-81), met en évidence, par touches successives et avec beaucoup de subtilité, le contexte de rédaction et les enjeux complexes de ce dialogue latin. Les réseaux intellectuels dans lesquels évoluait le seigneur de la Mirandole dans les deux premières décennies du 16^e s. (et notamment ses liens d'amitié avec de nombreux humanistes allemands) et les divers écrits qui forment la toile de fond du *Dialogus* (écrits de Jean-François lui-même, de son oncle et d'autres contemporains) sont ainsi minutieusement étudiés. Au final, le *Dialogus* semble avoir été pour son auteur l'occasion, d'une part de préciser sa pensée en la replaçant dans la suite de l'héritage de son oncle Jean Pic de la Mirandole (ainsi que, tacitement, de celui du prédicateur controversé Jérôme Savoranole), mais en même temps et paradoxalement, de défendre sa propre orthodoxie en des temps de suspicion, en marquant son adhésion aux thèses thomistes traditionnelles. Cette ambivalence du *Dialogus*, ainsi que son caractère germanophile, pourraient expliquer pourquoi il n'a jamais été imprimé. L'introduction d'A. C. fournit donc une mise en perspective qui se révèle précieuse, voire indispensable à une juste compréhension du texte édité. Dommage que cette riche introduction soit entachée d'un certain nombre de coquilles, en particulier dans les citations en langues étrangères (pas moins de six coquilles dans la citation en français de la page 79).

Sans rentrer dans le détail des positions défendues, je me contenterai de signaler ici la double solution que Jean-François Pic propose en faveur de la thèse de l'adoration des images: d'une part, il conseille de se centrer sur le cœur de la foi, sur son noyau de vérité qui fait l'objet d'un consensus entre tous les théologiens, sans se perdre en débats stériles et en distinctions trop subtiles; d'autre part, il approuve fondamentalement l'adoration des images religieuses sur l'argument, présenté comme original, suivant lequel l'esprit humain, par sa nature même, est incapable d'adorer sans image (et Pic pense ici tout autant voire davantage aux images mentales qu'aux images matérielles) – en écho donc à la célèbre assertion aristotélicienne selon laquelle l'homme est incapable de penser sans images (*De l'âme*, III, 7). Comme le résume Pic au folio 20^r de son dialogue (p. 104 de la présente édition): *sine imagine adorari non posse, non secus ac sine phantasmate intelligi*.

L'édition du texte latin (p. 87-114) fournie par A. C. est dans l'ensemble extrêmement soignée. Je n'y ai repéré que des incohérences mineures et rares dans les choix de graphies et de ponctuation, ainsi que l'une ou l'autre coquille (par exemple p. 103: «priusmete» = «prius mente»? ; p. 104: «que» pour «quæ» – alors que la forme avec diphtongue est utilisée partout). La traduction italienne (que j'aurais préféré voir apparaître en regard du latin) est en général

remarquablement précise et fidèle (p. 115-149). Notons que les citations latines n'ont pas été traduites (ce qui est parfois gênant quand elles apparaissent à une fréquence élevée, par exemple à la p. 120), et que les *marginalia* signalés entre crochets droits ne sont pas toujours introduits exactement au même endroit du texte dans la traduction et dans la version latine; mais il ne s'agit là que de détails mineurs. Seul vrai regret: étant donné la progression sinueuse du propos, typique du genre dialogué, et la variété des questions soulevées par Pic de la Mirandole, il aurait été souhaitable de proposer un plan du texte, qui permette au lecteur à la fois de s'en faire une idée d'ensemble et de repérer plus aisément les passages consacrés à tel ou tel sujet.

Mis à part les petites réserves de forme énoncées ci-dessus, il faut absolument saluer la qualité et l'importance de cette publication, à la fois pour qui s'intéresse à la figure complexe de l'humaniste Jean-François Pic de la Mirandole, et pour qui étudie l'histoire houleuse et tout aussi complexe des débats qui ont agité la chrétienté autour de l'adoration des images religieuses aux 16^e et 17^e s. (opposant aussi bien les catholiques aux protestants, que les catholiques entre eux.).

Aline SMEESTERS

Chercheuse qualifiée du FNRS
UCLouvain

Ceri Law. *Contested Reformations in the University of Cambridge, 1535-1584*. (Royal Historical Society Studies in History New Series). Woodbridge, The Boydell Press, 2018. 24 × 16 cm, x-235 p. USD 90; GBP 50 (HB), USD 90; GBP 60 (e-book). ISBN 978-0-86193-347-1 (HB), 978-1-78744-274-0 (e-book).

Voici un livre sur la Réforme protestante à Cambridge; le choix de la période étudiée n'est pas sans raison, il correspond aux règnes des Tudor, Henry VIII, Mary I, Edward VI, et à la première partie du long règne d'Elizabeth I. À la fin du livre, l'A. explique pourquoi il a arrêté son étude à l'année 1584 (voir plus bas). L'année 1535 va de soi comme *terminus ad quem*: une visite royale à Cambridge fut faite cette année-là, pendant laquelle fut ré-écrit le règlement de l'Université à la suite de l'acte de suprématie du roi sur l'Église anglaise. La porte ainsi entrebâillée par le schisme devait s'ouvrir largement à la Réforme sous le règne bref d'Edouard, se refermer partiellement sous celui de Marie et se rouvrir à l'avènement d'Élisabeth.

Le chapitre 1 est intitulé *le berceau de la Réforme? Cambridge 1535-1547*, l'année 1535 étant celle de la mort sur l'échafaud de John Fisher, le chancelier de l'Université, qui s'était opposé au divorce du Roi et à sa mainmise sur l'Église. Cette même année, le nouveau chancelier, Thomas Cromwell, manda des «visiteurs» à Cambridge, chargés de faire prêter le serment de suprématie. Celui-ci fut imposé à l'Univer-